

cneai =

MAISON INTERNATIONALE, 21 BOULEVARD JOURDAN, 75014 PARIS - WWW.CNEAI.COM

LE NOM DU MONDE EST FORÊT

**EXPOSITION DU 20 MAI AU 21 JUILLET 2022
DU LUNDI AU SAMEDI DE 11H À 17H
INAUGURATION LE 19 MAI DE 17H À 21H**

**DANS LE CADRE DU CYCLE PLURIANNUEL D'EXPOSITIONS
SUR LES MÉTABOLISMES DES DOMINATIONS**

**AVEC THIERRY BOUTONNIER, JEAN-CHARLES BUREAU,
FLORENCE DOLÉAC, JULIA GAULT, JULIEN PRÉVIEUX,
SONIA SAROYA, ÉDOUARD SUFRIN, LOIS WEINBERGER,
VIRGINIE YASSEF**



JULIA GAULT, LE POIDS DE LA TERRE, 2022 © JULIA GAULT. CRÉDIT PHOTO : NICOLAS GIRAUD

SELON THEODOR W. ADORNO, DE LA DOMINATION DE LA NATURE DÉCOULERAIENT TOUTES LES AUTRES DOMINATIONS QUI FRAGMENTENT NOS SOCIÉTÉS. DANS SON ESSAI « THEODOR W. ADORNO, LA DOMINATION DE LA NATURE » AUX ÉDITIONS AMSTERDAM PARU EN 2021, JEAN-BAPTISTE VUILLEROD DÉTAILLE LE PARADOXE DE CETTE ENTREPRISE QUI POSE LA QUESTION DE LA DOMINATION DE LA NATURE, À UNE ÉPOQUE OÙ N'EXISTAIT PAS ENCORE LE PÉRIL ÉCOLOGIQUE QUI NOUS MENACE AUJOURD'HUI.

CE SONT DONC LES MOTIFS LIÉS À LA PRISE DE POUVOIR SUR LA NATURE - L'ABOLITION DE LA MAGIE ET DE LA POÉSIE, LA RESTRICTION DES ÉMOTIONS - QUI NOUS PERMETTENT DE PENSER DANS UN CADRE COMMUN L'EXPLOITATION ADMINISTRATIVE, LE PATRIARCAT, LE RACISME, LE SPÉCISME ET LES DIVERSES FORMES DE DESTRUCTIONS ENVIRONNEMENTALES.

LE CNEAI INITIE UN CYCLE DE RECHERCHES ET D'EXPÉRIMENTATIONS DE TROIS ANNÉES AUTOUR DES DOMINATIONS PROTÉIFORMES. LE PRISME DU MÉTABOLISME SOCIAL PERMET D'ENVISAGER LES DOMINATIONS DANS LEURS MANIFESTATIONS ET LEURS FLUX ENTRE DIFFÉRENTS ÊTRES : AU SEIN D'UNE MÊME SOCIÉTÉ, ENTRE LES SOCIÉTÉS HUMAINES ET NON-HUMAINES. LE CNEAI INVITE CHAQUE ANNÉE UN OU PLUSIEURS ARTISTES

À INVESTIR DES ESPACES INSOLITES AINSI QUE LE PARC DE LA CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE DE PARIS, COMME LABORATOIRES VIVANTS, TERRAINS D'ENQUÊTE, DE CRÉATION, ESPACES D'INSPIRATION ET D'EXPOSITION.

CETTE PREMIÈRE EXPOSITION PRÉSENTE DES CRÉATIONS INÉDITES DE THIERRY BOUTONNIER, JEAN-CHARLES BUREAU, JULIA GAULT, SONIA SAROYA ET ÉDOUARD SUFRIN, AINSI QUE DES ACTUALISATIONS D'ŒUVRES ET PROTOCOLES DE FLORENCE DOLÉAC, JULIEN PRÉVIEUX ET VIRGINIE YASSEF ET LOIS WEINBERGER. DANS UNE DIVERSITÉ D'ESPACES INTÉRIEURS ET EXTÉRIEURS, DES ŒUVRES MATÉRIELLES COEXISTENT AVEC DES GESTES ARTISTIQUES PARTICIPATIFS ET PERFORMATIFS ET AVEC DES INSTALLATIONS DOCUMENTAIRES QUI NOURRISSENT LA RÉFLEXION.

L'EXPOSITION EMPRUNTE SON TITRE AU ROMAN « LE NOM DU MONDE EST FORÊT » DE URSULA K. LE GUIN, RÉCIT FICTIF DE LA COLONISATION PAR DES ENVAHISSEURS BRUYANTS D'UNE PLANÈTE OÙ DES HABITANTS SILENCIEUX VIVAIENT EN HARMONIE SOUS LA PROTECTION D'UNE FORÊT. ASSERVISSEMENT ET DESTRUCTIONS À L'ŒUVRE AU CŒUR DU RÉCIT OFFRENT UNE RÉSONANCE PARTICULIÈRE AU SYSTÈME DES DOMINATIONS ET DE LEURS MÉCANISMES QUE LE CNEAI SONDE DANS CE CYCLE.



JEAN-CHARLES BUREAU, SATIN S'ÉCROULANT, 2022 © JEAN-CHARLES BUREAU. CRÉDIT PHOTO : NICOLAS GIRAUD

HABITER L'EXPOSITION

UN PROGRAMME DE PERFORMANCES ET D'ACTIONS PLURIDISCIPLINAIRES PERMET D'« HABITER » L'EXPOSITION, ET FAIT VIVRE AUX VISITEURS DES EXPÉRIENCES ARTISTIQUES, AUSSI BIEN VISUELLES, SONORES, LITTÉRAIRES QUE SCIENTIFIQUES.

POUR L'EXPOSITION « LE NOM DU MONDE EST FORÊT » LE CNEAI A INVITÉ THÉODORA BARAT, SIMON BOUDVIN, LOUISE CHENNEVIÈRE, MARTIN DESINDE, VALÉRIE CRENEUX, CRISTINA PARAPAR, SONIA SAROYA, ÉDOUARD SUFRIN ET JEAN-BAPTISTE VUILLEROD.

19 MAI
Déambulations sonores de Sonia Saroya et Édouard Sufrin. Des boîtiers sonores mobiles sont confiés aux visiteurs pour accompagner leur visite d'un mix de discours. Actions de Post Industrial Animism. Distribution de fanzines et affichage de banderoles.

28 MAI
Lecture performée de Simon Boudvin de « Ailanthus Altissima, Une monographie située de l'ailante » publié aux Éditions B42 en 2021. L'ailante, considérée comme une espèce végétale invasive, peut aussi être vue comme une espèce résistante à la domination que l'homme impose dans l'espace urbain. Simon Boudvin propose une lecture performative en suivant un parcours autour du Cneai pour aller à la rencontre des ailantes.

25 JUIN

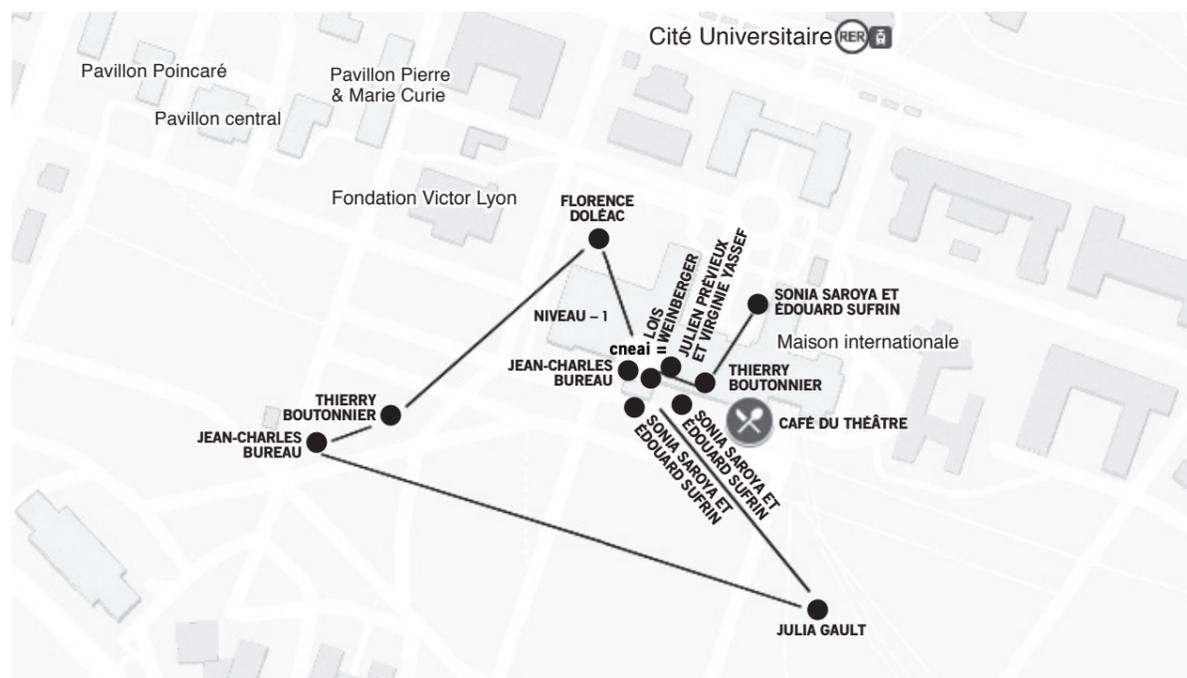
Projection de OFF POWER, un film de Théodora Barat réalisé à Hong-Kong. Une analyse du développement urbain de Hong Kong au travers son infrastructure électrique, qui bascule lentement dans la science-fiction. Un phénomène mystérieux oblige à couper l'alimentation en électricité, sang des sociétés modernes. Hong Kong est alors plongée dans l'obscurité.

Conférence et atelier participatif de Valérie Crenleux. Une recherche de la vie jusque dans ses racines pour créer des œuvres multiples. Des racines sont cultivées, de la graine à leur édification, mêlée à des matériaux de construction empruntés à l'architecture urbaine.

10 JUILLET

Lectures et éditions de posters littéraires de Louise Chennevière et de Martin Desinde. Les deux auteurs font répondre poésie et idéologie dans des récits d'expériences personnelles, qui interrogent les rapports de pouvoir et de domination au sein des relations amoureuses, sociales et politiques.

Discussion entre Cristina Parapar et Jean-Baptiste Vuillerod à propos de la domination de la nature chez Theodor W. Adorno.



JULIEN PRÉVIEUX ET VIRGINIE YASSEF, L'ARBRE, 2009 © JULIEN PRÉVIEUX ET VIRGINE YASSEF

THIERRY BOUTONNIER, HOST, UN ART COMMENSAL ET CLOSKY SOUS LA PLUIE, 2022, ŒUVRES COLLABORATIVES, DIMENSIONS VARIABLES

Thierry Boutonnier propose dans le cadre de l'invitation du Cneai d'engager les résidents à mener une réflexion sur leurs habitudes alimentaires. La Cité Universitaire, comme lieu de vie et d'habitation, s'impose aussi comme lieu d'alimentation avec plusieurs restaurants et de nombreuses cuisines à l'intérieur des Maisons. Force est de constater, retours terrain à l'appui, que les habitudes de consommation alimentaires des résidents ne répondent pas nécessairement à des exigences sanitaires, ni encore environnementales. L'artiste propose donc un workshop participatif à des résidents volontaires pour donner une matérialité plastique et physique au réseau trophique de la Cité Universitaire (ensemble des interactions d'une chaîne alimentaire). La sculpture collaborative en intérieur Host, un art commensal se double d'une installation in situ dans le Parc de la Cité qui prolonge la réflexion de la consommation alimentaire en mettant en lumière l'une des conséquences de cette consommation : le gaspillage alimentaire. Ainsi avec une référence à l'œuvre de Claude Closky Toutes les façons de fermer une caisse en carton (1989), Thierry Boutonnier propose dans le Parc un quadrillage composé de cartons d'emballages alimentaires et de déchets organiques. Closky sous la pluie donne une forme poétique inattendue à l'engloutissement de la forêt par les voraces. Cette installation évolutive rassemble pendant toute la durée

de l'exposition les déchets localement collectés des différents Maisons et restaurants de la Cité. À l'issue de l'exposition la matière vivante décomposée sera utilisée par les jardiniers du Parc de la Cité.

Né en 1980, Thierry Boutonnier vit et travaille à Lyon. Il a grandi dans le sud-ouest dans l'élevage laitier de ses parents. Il est diplômé de l'École Nationale des Beaux-Arts de Lyon et de l'université Concordia à Montréal. Ses œuvres ont été exposées à la Fondation EDF (Paris) ou encore à la Biennale internationale d'Art Contemporain-Veduta (Lyon).

Il revendique ses origines agricoles et développe sa pratique artistique en affrontant la question de la domestication. Il mêle arts et sciences du vivant avec des expérimentations collectives. Artiste actif et réactif, Thierry Boutonnier déploie un large panel de comportements singuliers en réaction au système dit « moderne ». Il s'emploie à développer des projets collectifs notamment autour de pépinières urbaines dans des zones urbaines sous pression. S'ancrant dans des territoires spécifiques, ses œuvres sont conçues et co-construites sur un temps long afin de tisser des liens avec les populations et les contextes locaux.

JEAN-CHARLES BUREAU, SATIN S'ÉCROULANT, 2022, HUILE SUR BOIS CINTRÉ ET IMPRESSION 3D, 340 x 25 x 25 CM ET VELOURS SÉCHANT, 2022, HUILE SUR FRÊNE, CHÊNE ET MÉTAL, 75 x 80 x 17 CM

« Il me faut trouver cette capacité à aimer de nouveau le monde. J'ai le regard fixe, je m'arrête, je n'ai qu'admiration face à un cerf qui fuit. Le vent se lève, amène les nuages, je n'ai que fascination face à un cerf-volant. Quelques gouttes commencent à tomber, à se déposer plutôt. Soyons léger, souple, ne cassons pas.

Trop peu me comprennent mais n'est-ce que moi. Se comprennent-ils tous, quelque chose est-il à comprendre. On nous raconte des histoires mais quitte à s'en raconter, j'essaie de vous en proposer une belle. Je n'ai pas ou plus envie de vivre dans leur proposition d'événements accumulés, plus ou moins digérés. Si la vérité n'est qu'une histoire de point de vue, alors j'accumule les lignes de fuites. Fuir n'est pas nécessairement partir, c'est aussi revenir.

Dans le monde que je vous propose, il va falloir être patient pour faire sécher ses serviettes. C'est un monde d'ambivalences ou plus précisément d'Harmonie où lorsqu'il fait soleil, il pleut. Un rêve d'apiculteur. Et de ces arcs-en-ciel naissants, j'espère naîtra un passage. » Jean-Charles Bureau propose ici huit peintures-sculptures sur bois, camouflées dans le Parc de la Cité, qui jouent de l'ambivalence entre espèces végétales vivantes et espèces végétales peintes. À l'intérieur, une serviette

en bois massif peint sèche au mur. Les peintures-sculptures assument leurs fragilités comme leur composante organique. Elles sont exposées à la détérioration naturelle, mais aussi humaine. Par cette vulnérabilité, les œuvres ne sont plus seulement

le produit d'une création humaine mais deviennent alors tout autant menacées que les espèces naturelles soumises aux pressions constantes et destructives de la main humaine.

Né en 1991, Jean-Charles Bureau vit et travaille à Marseille. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris avec les Félicitations du jury en 2016. Artiste pluridisciplinaire sous couvert d'être essentiellement peintre. Il a ouvert depuis 2018 une nouvelle activité « MIEL BUREAU, le miel qu'il vous faut ». Ses œuvres ont été exposées à Double V Gallery (Marseille) ou encore à la Galerie municipale Jean-Collet (Vitry-sur-Seine).

**FLORENCE DOLÉAC, MAXIDREAMS, 2018-2022,
BOIS DOUGLAS VERNIS, 140 x 190 CM**

Maxidreams vous propose de venir rêver dans la nature. C'est un appel à construire votre propre lit, entourés d'arbres, trois ou quatre, formant un ciel de lit en canopée, dans divers sites privés et publics, partout dans le monde. Les dormeurs sont incités à se souvenir de leurs rêves et les relater sur le site web Maxidreams.net qui développe une base de rêves classés par saison. Amis rêveurs, bienvenus !

Ce projet expérimente une trilogie qui associe l'art et le design, des acteurs-rêveurs et des neuroscientifiques et des ethnopsychiatres, afin d'orchestrer différentes expériences et connaissances sur le rêve et utiliser au mieux ce matériau visionnaire. Une cartographie synthétise les lieux d'implantations des différentes éditions de lits de rêve dans le monde. Chaque implantation est réalisée avec une espèce d'arbres différente, choisie selon les situations géographiques et météorologiques. Maxidreams a trouvé son inspiration dans l'œuvre de l'auteur américain Maurice Sendak « Max et les Maximonstres ».

Née en 1968, Florence Doléac vit et travaille à Toulouse. Elle est représentée par la galerie Jousse-Entreprise. Diplômée de l'ENSCI / Les Ateliers en 1994. Enseignante à l'ECAL-École cantonale d'Art de Lausanne, de 2000 à 2009 puis à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris depuis 2006, elle répond à des commandes et produit des expositions en galeries et dans des centres d'art.

Ses œuvres ont été exposées au FRAC Grand Large – Hauts-de-France (Dunkerque) ou encore à la Villa Noailles (Hyères).

C'est dans cet espace interstitiel dans lequel le design dialogue avec l'art et où ses modalités de présentation et de production oscillent entre un dispositif marchand et institutionnel que Florence Doléac inscrit son travail. En effet, non seulement Florence Doléac met en jeu une tension entre la production et l'exposition, avec des réponses pleines d'humour et de poésie, mais elle déploie en plus un questionnement sur la fonction et son pendant : l'inutilité.

Projet soutenu par la Fondation Nationale des Arts Graphiques Plastiques (FNAGP) / 2018. Édition n°3/3, Keymouse.eu



**FLORENCE DOLÉAC, MAXIDREAMS, 2018-2022, PROJET SOUTENU PAR LA FNAGP, ÉDITION KEYMOUSE
© FLORENCE DOLÉAC. CRÉDIT PHOTO: JOËLLE BACHETTA**

**JULIA GAULT, LE POIDS DE LA TERRE, 2022
TERRE VIVANTE, SANGLES, STRUCTURES FER À BÉTON
DIMENSIONS VARIABLES**

Le travail de Julia Gault confronte les éléments naturels aux interventions humaines, la matière organique au bâti, la nature à la construction.

Elle propose pour l'exposition « Le nom du monde est forêt » une installation in situ dans le Parc de la Cité qui s'inscrit dans une réflexion sur le traitement des sols à partir du sol premier : la terre. Avec quatre colonnes de terre vivante, l'artiste lance un défi à l'apesanteur et entreprend de créer une sculpture organique qui résisterait à la gravité. La terre prélevée dans la forêt de Fontainebleau est un humus naturel composé d'insectes, de graines qui ont leurs existences propres et font de cette terre une matière vivante avec ses propres cycles de vies. Julia Gault prend le risque d'ériger cette matière friable et horizontale jouant ainsi sur une tension conceptuelle mais aussi formelle. En effet à partir d'une matière organique, l'artiste crée une forme qui appartient traditionnellement au bâti, à l'architecture. Cette verticalité expose sa fragilité car l'effondrement n'est pas impossible et la décomposition est certaine. L'allusion poétique et plastique à l'inévitable corruption qu'induit toute action humaine est manifeste. La terre est vainement maintenue verticale par des sangles, qui symbolisent la volonté humaine irrépressible de contrôler la matière. Le visiteur vit dans la découverte de cette installation, à mi-chemin entre le chantier en devenir et la ruine laissée

à son propre sort, une expérience confuse, où les notions de décomposition et de renaissance s'entremêlent.

Née en 1991, Julia Gault est une artiste plasticienne qui vit et travaille à Pantin. Diplômée avec les félicitations du jury, de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en 2016. Ses œuvres ont été exposées à la galerie Jean Collet (Vitry-sur-Seine) ou encore à Jeune Création (Romainville). Elle fait partie des lauréats de la commande publique « Mondes Nouveaux » du Ministère de la culture.

Elle questionne le geste d'ériger la matière, de lui donner de la hauteur et de tenter qu'elle s'y tienne. Un geste contre nature puisque tout élément tend à être ramené au sol par la force de la pesanteur. Ses sculptures et installations parlent de la fragilité de la posture verticale. Elles se tiennent dans un équilibre précaire, souvent au bord de l'effondrement.

**JULIEN PRÉVIEUX ET VIRGINIE YASSEF, L'ARBRE, 2009,
FILM SUPER 8 TRANSFÉRÉ SUR DVD, 7'28"MIN'**

« Le 5 août 2008, nous étions dans le sud de la France, à Bénivay. Nous marchions dans la rivière. Le lendemain, à côté de nous, il y avait un tronc. Georges l'a transporté dans une brouette jusqu'à la clairière. Aurélie a chargé la caméra Super 8 de Nelly avec des pellicules périmées trouvées dans un placard. Nous avons commencé à ronger l'arbre en son centre, chacun notre tour, puis ensemble, jusqu'à ce que nous l'ayons sérieusement entamé. Nous avons envoyé les bobines Super 8 exposées à Parsons aux États-Unis, sans savoir si elles étaient encore bonnes. Lorsque nous les avons récupérées, nous avons monté les images d'un film, L'Arbre. » Tel est le récit de Virginie Yassef et Julien Prévieux de ce projet aventureux. L'entreprise hasardeuse, menée grâce à la persistance des rongeurs, était remplie d'incertitudes. La principale inconnue était le support d'enregistrement de l'expérience. Le film Super 8, une pellicule de 8 mm de large lancée par Kodak au milieu des années 60 et aujourd'hui obsolète, représentait autrefois un moyen d'enregistrement sur film accessible aux amateurs. Alors que le matériel spécifique au tournage et à la projection du Super 8 n'est plus fabriqué, ce type de film est comme le vestige archéologique d'un cinéma fait maison.

Né en 1974, Julien Prévieux vit et travaille entre Paris et Rome. Il est artiste et professeur à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris depuis 2019. Lauréat

du Prix Marcel Duchamp 2014, son travail a été montré dans un certain nombre d'expositions personnelles et collectives au Centre Pompidou (Paris) ou encore à la 10ème Biennale d'Istanbul.

Il s'est fait connaître avec ses Lettres de non-motivation, qu'il a adressées pendant plusieurs années à des employeurs en réponse à des annonces consultées dans la presse, détaillant les motivations qui le poussaient à ne pas postuler.

Née en 1970, Virginie Yassef vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois à Paris. Après avoir étudié à l'École du Louvre avec une spécialisation en art contemporain, elle suit des études d'arts plastiques à l'université de Paris-Sorbonne, elle est également diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (2000). Ses œuvres ont été exposées au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, au CRAC Alsace (Altkirch), ou encore au Jeu de Paume (Paris).

Ses vidéos, photographies, sculptures et installations révèlent la poésie du quotidien, soulignent les décalages qui viennent perturber la réalité, parfois de manière infime. Dans l'univers de Virginie Yassef, l'étrangeté, voire le surnaturel surgissent toujours là où on les attend le moins.

SONIA SAROYA ET ÉDOUARD SUFRIN, DÉRIVES URBAINES, 2022, BOITIERS ÉLECTRONIQUES, 185 x 25 x 40 MM

Arpenteurs urbains, Sonia Saroya et Édouard Sufrin investissent rues, parcs et lieux abandonnés pour jouer de sons et lieux spatialisés. Des voix de philosophes, de la fumée, du brouillard émanent de dispositifs électroniques. Ils composent des paysages tant visuels que sonores à parcourir le temps d'une expérience mentale. Sonia Saroya et Édouard Sufrin actualisent in situ l'œuvre Dérives Urbaines, une chaîne de dispositifs destinée à dériver dans l'espace public, extraits littéraires, pensées philosophiques et paroles scientifiques. Le système sonore est dissimulé dans la nature ou dans les interstices de la ville, comme si la pensée, pour perdurer, avait dû s'y réfugier. En invitant à tendre l'oreille pour stimuler l'attention et l'interprétation du promeneur, les différents extraits surgissent, s'assemblent, se répondent. Les boîtes sonores dispersées dans le Parc de la Cité, murmurent des discours d'auteurs, philosophes, scientifiques, anthropologues, astrophysiciens, sociologues, historiens, ethnomusicologues, physiciens, militants de l'internet libre, ingénieurs, théologiens, philologues, anthropologues, industriels, écrivains, cosmologues. Avec les voix de Jacques Ellul, Isabelle Queval, Jacques Rancière, Michel Foucault, Vladimir Jankélévitch, Aurélie Jeantet, Claude Lévi-Strauss, Marc Lachièze-Rey, Valérie Chansigaud, Corinne Fortier, James Tyler Ames, George Perkins Marsh, entre autres.

Née en 1993, Sonia Saroya vit et travaille en Seine-Saint-Denis.

Ses œuvres ont été exposées à Mains d'Œuvres (Saint-Ouen), à La Mallapixels du Val-de-Marne ou encore au Sonic Promenade au Bois de Vincennes.

Inspirée par les paysages visuels et sonores des espaces urbains, Sonia Saroya se plonge autant dans leurs esthétiques que dans leurs passés pour tenter d'en cerner les rouages. Son travail sur la mémoire de lieux emblématiques de Paris et de sa périphérie propose de mettre en perspective l'histoire de l'urbanisme par les témoignages sensibles d'habitants d'espaces détruits ou réhabilités. Passionnée d'édition et de pratiques numériques, elle développe actuellement des prototypes de livres sonores.

Né en 1983, Édouard Sufrin vit et travaille en Seine-Saint-Denis. Ses œuvres ont été exposées à la Maison Populaire (Montreuil) ou encore au Palais de Tokyo (Paris).

Ses travaux questionnent la place des technologies dans notre quotidien, ainsi que la façon dont nos sensorialités, nos mécanismes cognitifs et nos systèmes symboliques s'en trouvent transformés. En donnant à ressentir, il cherche des pistes pour percevoir autrement et reconsidérer un monde en perte des sens. Édouard Sufrin se consacre à la transmission et à l'échange de connaissances lors de conférences et d'ateliers de création en art et technologies.



LOIS WEINBERGER, GARDEN, 1997 © LOIS WEINBERGER. COURTESY SALLE PRINCIPALE ET FONDS D'ART CONTEMPORAIN – PARIS COLLECTIONS. CRÉDIT PHOTO : EDOUARD SUFRIN

LOIS WEINBERGER, GARDEN, 2015, SOCLE EN BOIS, BASSINE EN POLYÉTHYLÈNE, JOURNAUX, TERRE, PLANTE RUDÉRALE, 87.5 x 54 x 38.5 x CM

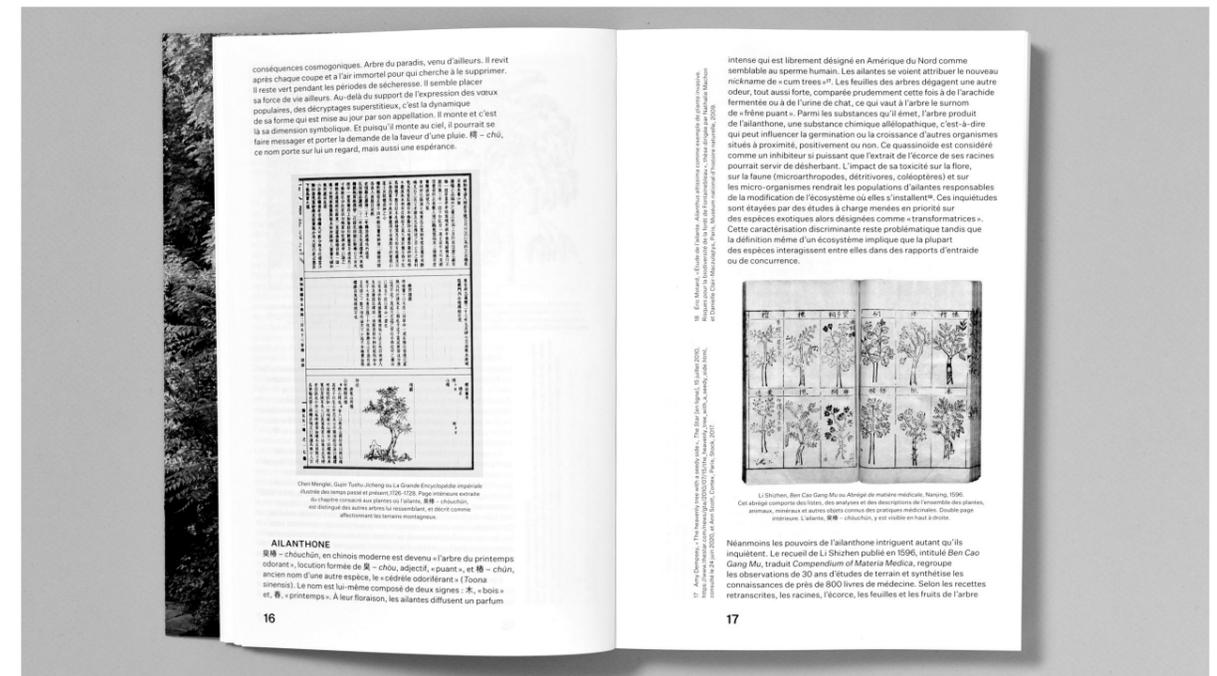
« Le traitement que la société réserve aux plantes est une image-miroir d'elle-même. [...] Les meilleurs jardiniers sont ceux qui abandonnent le jardin [...] j'ai décrit mon approche de la nature par le terme « insouciance précise ». Portant un regard bienveillant sur une nature libre et spontanée, l'artiste révèle avec délicatesse des zones marginales et par là même, nous interroge sur les valeurs hiérarchiques de notre société. Les plantes rudérales « Weeds » sont l'une des principales sources d'inspiration de son travail qui sont à l'origine d'une multitude de notes, dessins, photographies, objets textes, films et d'importantes installations dans l'espace public. Garden est une installation répondant à un protocole activable à chaque exposition. Dans un bac en plastique, au milieu de feuilles d'une pile de quotidien – rebus de la masse d'information produit chaque jour pour le citoyen — un plant de lierre est planté. Arrosé régulièrement, il parvient à grandir dans de cet environnement de données. A priori impropre, le matériau inerte du papier devient le terreau d'un nouvel écosystème en développement. « Le véritable jardin est à trouver en dessous / dans la terre / on y descend / c'est le seul moyen de le percevoir – et au-dessus, des résultats et des restes partiels. »

Né en 1947 à Stams, Lois Weinberger est un artiste autrichien décédé en 2020. Son œuvre est basée sur

une vision tant politique que poétique du concept « nature ». Lois Weinberger est représenté par la galerie Salle Principale. Ses œuvres ont été exposées à la Biennale de Venise, ou encore à Documenta 14 à Cassel.

Depuis le début des années 1970, Lois Weinberger, qui se considérait comme un homme de terrain, entreprend un travail poétique et politique interrogeant notre environnement direct qu'il soit naturel ou remanié par l'homme. L'œuvre de Lois Weinberger met en scène une chaîne de métabolismes entre nature et culture qui trouvent leur application dans tous les domaines de l'activité humaine, le langage, la médecine, la religion, la migration, l'habitat, l'économie, la culture, l'agriculture, l'élevage, etc. Les concepts liés, tels que le contrôle, la catégorisation, l'exclusion, l'échange, le territoire, l'hégémonie, la viralité ou la liberté irriguent le sens de ses installations qui sont autant de récits écologiques et politiques. Le désordre, l'irrégularité, le mouvement, est le véritable ordre humain et où « la nature n'a rien à voir avec les notions générales de pureté ».

Lois Weinberger est représenté par la galerie Salle Principale (Paris). Courtesy: Fonds d'art contemporain – Paris Collections



SIMON BOUDVIN, AILANTHUS ALTISSIMA, UNE MONOGRAPHIE SITUÉE DE L'AILANTE, 2021, ÉDITIONS B42, 288P.

SIMON BOUDVIN, AILANTHUS ALTISSIMA.
PARIS : B42, 2021 (EXTRAITS)

Le terme espèce est étrange. Une espèce inscrite dans le tableau de la systématique fixiste ressemble à une particule isolée dans le tableau de classification périodique des éléments de Mendeleïev. Certes pratiques ces grilles laissent croire qu'un être vivant peut exister hors sol, sans interaction avec d'autres corps, hors évolution, en dehors des récits croisés. Il faudrait en travailler les traits, les épaissir et les flouter. Et reconsidérer, entre deux termes, les nuances ; entre deux mesures, les statistiques. Les catégories, exclusives et définitives, veulent trancher, mais elles sont baveuses. On pourrait même postuler que les tracés de définitions ou de délimitations sont régulièrement les centres des problèmes, que les zones d'incertitude sont les terres de conflits, d'influences, de séductions, de créations.

L'arbre coriace déploie toute sa vigueur pour survivre, dévoile l'existence d'un corps souterrain, rampant, multiple et visiblement inépuisable. Il se manifeste rebelle, par sa ténacité à vivre, résistant sous le coup qui lui sont portés, réapparaît avec toujours plus de fougue. La résistance qu'il oppose – tout à fait naturel – est devenue inconcevable au regard des personnes vivant dans les villes européennes, pour qui cohabiter dans une biodiversité n'est pas envisageable que sous l'assurance de sa maîtrise. En ville ne sont tolérées que les espèces sur lesquelles le pouvoir de vie ou de mort est conservé, au risque de révéler les impuissances et de réveiller les angoisses.

VALÉRIE CHANSIGAUD, LES FRANÇAIS ET LA NATURE.
ARLES : ACTES SUD, 2017 (EXTRAIT)

Un équilibre atmosphérique et électromagnétique devait exister avant la création de l'homme, lorsque la terre, vierge encore, n'avait reçu aucune perturbation par l'action de celui-ci. Alors, échauffés par la couronne boréale, les pôles étaient peuplés d'animaux et de végétaux. La couronne s'est éteinte lorsque l'homme, voué à l'incohérence sociale, ne prenant conseil que de son intérêt privé, a porté au hasard sa cognée inintelligente, pour flétrir la terre de l'ignoble empreinte de la culture morcelée. La couronne renaîtra plus radieuse, lorsque l'humanité ayant identifié l'intérêt privé avec l'intérêt général, marchant comme un seul homme à un seul but, embellissant son globe par une culture régulière et unitaire, fera succéder au désordre, non plus l'équilibre primitif et brut, mais un équilibre composé et raffiné.



JEAN-CHARLES BUREAU, VELOURS SÉCHANT, 2022 © JEAN-CHARLES BUREAU. CRÉDIT PHOTO : NICOLAS GIRAUD

GILBERT COCHET ET STÉPHANE DURAND.
RÉ-ENSAUVAGEONS LA FRANCE.
ARLES : ACTES SUD, 2018 (EXTRAITS)

D'un côté, un territoire que l'homme a confisqué pour son usage exclusif, les champs où ne poussent que les plantes qu'il a choisies, les prairies où ne paissent que les bêtes qu'il contrôle. De l'autre, la forêt sauvage toujours prête à envahir les cultures et à engloutir les troupeaux et contre laquelle les paysans vont lutter de toutes leurs forces. Le sauvage devient gênant car il occupe une place dont pourrait profiter l'agriculture. »

Pour qu'une forêt s'enrichisse et s'embellisse, il faut qu'elle vieillisse tranquillement. Pour cela, la recette est extrêmement simple : il ne faut rien faire, la laisser évoluer librement, à son rythme.

JEAN-MARC DROUIN, PHILOSOPHIE DE L'INSECTE.
PARIS : SEUIL, 2014 (EXTRAIT)

Lorsque Karl Marx, dans le Capital, veut définir le travail humain, il le met en contraste avec l'activité de l'Araignée et de l'Abeille. La première fait des 'opérations qui ressemble à celles du tisserand' et la seconde 'par la structure de ses cellules de cire' se montrer plus habile que bien des architectes. Cependant, aux yeux de Marx, l'activité humaine garde une supériorité, celle d'être pensée avant d'être réalisée. »

ALEXIS ROSENBAUM. DOMINANTS ET DOMINÉS CHEZ LES ANIMAUX. PARIS : ODILE JACOB, 2015 (EXTRAIT)

La reconnaissance individuelle ne suppose pas la moindre conscience au sens humain et réflexif du terme. Une position de dominant a beau être généralement associée à une priorité d'accès à des ressources, il n'est pas nécessaire que l'animal ait l'intention consciente de la conquérir. Il n'est pas non plus requis qu'il se représente le bénéfice qu'il pourra en tirer, ni même à quoi pourra ressembler sa situation de dominant.

JEAN-BAPTISTE VUILLEROD. THEODOR W. ADORNO.
LA DOMINATION DE LA NATURE. PARIS : AMSTERDAM,
2021 (EXTRAITS)

Selon Theodor W. Adorno le motif de la domination de la nature permet de penser dans un cadre commun l'exploitation du travail, le patriarcat, le racisme, le spécisme et les diverses formes de destruction environnementale. En d'autres termes, c'est de la domination de la nature que découle toutes les autres dominations qui fragmentent nos sociétés.

C'est une pensée de la 'totalité sociale', qui saisit dans un même motif 'la naturalité' l'ensemble des dominations qui structurent nos sociétés : naturalité des écosystèmes et des milieux de vie bien pur, mais aussi naturalité du corps laborant des travailleurs, naturalité du corps désirant et reproducteur des femmes, naturalité du corps des personnes racisées, naturalité également du corps vivant des animaux.



THIERRY BOUTONNIER, CLOSKY SOUS LA PLUIE, 2022 © THIERRY BOUTONNIER. CRÉDIT PHOTO : EDOUARD SUFRIN

cneai =

MAISON INTERNATIONALE, 21 BOULEVARD JOURDAN, 75014 PARIS - WWW.CNEAI.COM

**LA NATURE
N'A RIEN À
VOIR AVEC
LES NOTIONS
GÉNÉRALES
DE PURETÉ**